

Le cas Jonas, une invitation au bégaiement

Je voudrais commencer par remercier Jérôme et Grégory de m'avoir donné l'occasion de découvrir leurs travaux et une clé de la belle collaboration qui les réunit depuis plusieurs d'années.

Le cas Jonas est un petit livre, mais il y a beaucoup à en dire. D'abord parce que c'est un cas de criminologie clinique et de psychopathologie exposé en langage clair et pédagogique. Vous lui avez apporté un éclairage interdisciplinaire (art ô combien difficile !) par des voies phénoménologiques, philosophiques, anthropologiques, sociologiques, littéraires et cinématographiques. Vous avez emprunté ces voies collectivement et au fil du temps. Le cas Jonas a presque 15 ans et vous l'avez développé au fil de travaux et de réflexions partagés avec vos collègues dans un environnement riche et stimulant.

Le cas de Jonas est un cas fort et heuristique. Personnellement, il m'intéresse principalement pour deux raisons. Premièrement, le livre rend compte du processus conduisant Jonas à devenir l'auteur d'une « inconduite ». Deuxièmement, le livre démontre comment le corps mélancolique et impuissant de Jonas se transforme en un corps qui, subitement, cherche à produire un choc pour – enfin – agir sur le monde, à travers un coup de feu. Cette transformation constitue un processus socialement construit. Jonas n'en est donc que l'un des acteurs. En peuplant le processus qui le mène au coup de feu, vous effectuez un travail sociologique car vous mobilisez VRAIMENT diverses disciplines des sciences sociales (lesquelles s'énoncent toujours au pluriel).

La lecture du cas Jonas invite clairement au dialogue interdisciplinaire. Je vais ici tenter de répondre à votre invitation en partant de cinq réflexions, lesquelles mènent à cinq questions que je vous soumettrai une à une.

- 1) Jonas est un cas saisissant et interpellant. La « face » de Jonas, au sens goffmanien (*La présentation de soi*, 1973), une face polie jusqu'à se retrouver évidée, évoque la perte de personnalité et la perte de sens. Cette double perte, de nombreuses personnes l'éprouvent quotidiennement en prison, dans la rue, au travail, dans leur couple, dans leur famille, etc. Vous montrez très bien comment le « vide » de Jonas est creusé par le rythme d'une organisation quotidienne minutieuse et par un mode de fonctionnement machinal, où toute spontanéité semble proscrite. Le choc est alors une condition de survie. S'il ne peut être que violent, c'est bien parce que l'entourage de Jonas est ultra-entraîné à la pratique du déni (S. Cohen, 2013, *States of denial*). Mais le choc est également violent par la réponse institutionnelle et donc institutionnalisée qu'il déclenche : arrestation, placement en détention, jugement. Cette réponse permet à la société de retisser des liens d'identité et d'appartenance collective en choisissant de juger certains comportements (comme le coup de feu) plus effrayants que d'autres (comme la comédie sociale jouée par Jonas, sa mère, son épouse, leur fils, etc.). L'institution judiciaire retisse donc du lien en jugeant et en punissant une inconduite – après l'avoir comprise ou non. Parfois, vous le montrez, l'institution ne sait pas trop, elle hésite, elle bégaie. Le cas Jonas nous invite au bégaiement, nous équilibre dans l'exercice du doute. D'ailleurs,

Présentation lors de la Table ronde autour du cas Jonas (J. Englebort et G. Cormann),
Liège, le 18/03/2021

l'attitude compréhensive ne consiste-t-elle pas à cultiver le bégaiement face aux déterminismes, aux raisonnements causaux, aux préjugés ? Ce bégaiement, ces hésitations, sont salvatrices face à la complexité du social et du vivant. L'adage dit « *In dubio pro reo* », c'est-à-dire « dans le doute abstiens-toi ». En principe, toute condamnation doit se fonder sur l'intime conviction du juge. Le doute doit profiter au prévenu.

Je vous soumetts ici ma première question : le bégaiement (plus encore que le doute) constitue-t-il pour autant un pari risqué pour la société ?

- 2) Ma deuxième réflexion concerne la carrière déviante de Jonas. Avant de tirer un coup de feu, Jonas évoluait dans un environnement stable, régulier, routinier (qu'il s'agisse de son environnement professionnel – sa carrière – ou familial – entre ses rôles de père, de conjoint, de fils...). Pour composer cet environnement (c'est-à-dire pour le construire et le stabiliser collectivement), il s'est aménagé des marges de manœuvre (familiales et professionnelles) pour régler ses journées, ses relations (de façade et engagées), ses pratiques (soin de sa mère, travail, etc.) et ses routines. Comment ces marges ont-elles été négociées, incorporées, instituées « collectivement » ?

Ces questions sont importantes en sociologie du contrôle social. Ainsi, dans *Outsiders*, H. Becker (1963) rend compte du processus cognitif d'apprentissage, d'acquisition ou, au contraire, de rejet de certaines normes. Face à Jonas, Becker chercherait à savoir comment il a appris à devenir déviant, « à s'inconduire » ? Ainsi, là où la théorie du choc exposée dans l'ouvrage postule une rupture brutale et vitale, Becker postulerait davantage une continuité pour demander : comment sa carrière de déviant a-t-elle conduit Jonas d'une comédie sociale à un coup de feu ? C'est la deuxième question que je vous soumetts.

- 3) Ma troisième réflexion s'inscrit encore dans une perspective sociologique et considère le cas Jonas au regard des travaux de G. H. Mead (1934) dans *Mind, Self and Society*. Le cas Jonas ouvre deux portes. La première permet d'inclure des personnes décédées (son père, ses grands-parents puis sa mère) parmi les corps – morts-vivants – avec lesquels il continue d'interagir et qui stimulent son *Me*. La seconde porte permet de considérer la tentative de suicide de Jonas comme une tentative de rejoindre « ses » morts qu'il a continué de maintenir en vie jusqu'au bout – ou bien, pour reprendre les termes d'Elodie Querton tout à l'heure, est-ce une tentative d'enfin quitter « ses » morts ? Toutefois, une question reste ouverte : comment Catherine et Denis en sont-ils progressivement venus, au fil des années, à tolérer cette relégation, cette comédie sociale, avant d'enfin appeler la police ?
- 4) Ma quatrième question est relative à la « phénoménologie du choc ». En cherchant à rendre compte du cas Jonas à partir de la phénoménologie du choc, ne faites-vous pas appel à un « agent puissant, invisible, muet mais agissant toujours de manière cohérente et implacable » ?
- 5) Ma dernière réflexion concerne l'énonciation de votre thèse formulée selon les termes suivants : « la société contraint l'expression de nos individualités socialisées à prendre l'apparence de violences extrêmes puis s'ingénie à les

Présentation lors de la Table ronde autour du cas Jonas (J. Englebert et G. Cormann),
Liège, le 18/03/2021

dénier ou à les condamner » (p. 124). C'est une thèse forte et provocatrice. Ne fait-elle pas de « la société » une cause déjà existante plutôt qu'une conséquence possible du cas Jonas ? C'est là me semble-t-il un point essentiel dans la perspective compréhensive et constructiviste.

J'espère que ces cinq questions nous permettront de poursuivre le dialogue interdisciplinaire que vous avez initié dans votre ouvrage et auquel vous m'avez fait l'honneur de prendre part. Je vous en remercie.